

# Les critères d'une Europe des citoyens

## Quelle Europe voulaient les pères de l'idée européenne ?

**Michael Carlo Klepsch**

*Le texte qui suit est repris d'une conférence donnée par Michael Carlo Klepsch, le 14 octobre 2016, à l'Institut français de Munich, pour l'Association des Amis de Romain Rolland en Allemagne. C'est Katia Tombois qui a assuré la traduction du texte de Michael Carlo Klepsch et nous l'en remercions vivement.*

L'Union européenne, celle que ses gestionnaires qualifient « d'Europe », vit-elle ses derniers instants ? Est-elle sur le point de s'effondrer face à la multitude de crises qui fait notre actualité ? Le Brexit, la crise des migrants, le dysfonctionnement chaque jour plus criant de sa monnaie, ou crise de l'euro comme on le nomme parfois, la politique d'austérité implacable imposée par Berlin aux États du sud de l'Europe, la misère économique et sociale dévastatrice que l'on y trouve...

Les crises sont nombreuses, les réponses en revanche le sont bien moins. Il est rare de voir les événements prendre cette tournure et aboutir à un tel scénario de crise, à partir de ce qui semblait n'être rien au départ. En 2012, l'Union européenne, vantée de longue date comme un « projet de civilisation », est encore au faite de sa reconnaissance internationale lorsqu'elle reçoit le prix Nobel de la paix. Pourtant, un an après déjà, nombreux sont ceux auprès desquels le crédit dont pouvait bénéficier l'alliance étatique s'est effondré. Bruxelles s'empêtre alors dans des tractations diplomatiques avec son voisin russe sur l'avenir géopolitique de l'Ukraine, risquant de mettre le feu aux poudres et de provoquer un embrasement mondial, tandis qu'à l'est de l'Ukraine, le seuil fatidique de la guerre civile est franchi, une situation qui perdure encore aujourd'hui. Quant à la crédibilité du projet européen qui se poserait en modèle d'État providence et en alternative à la froideur néolibérale glaciale des marchés à l'ère de la mondialisation, elle s'est évanouie avec l'impitoyable *diktat* des économies imposées par la Troïka. Yanis Varoufakis, l'ancien ministre des finances grec, n'a cessé depuis de se plaindre de l'hégémonie de Berlin et d'exhorter le gouvernement

allemand à faire preuve de davantage de bienveillance dans l'hégémonie avec laquelle il règne sur l'Europe, comme les États-Unis avaient su le faire vis-à-vis de l'Europe occidentale après 1945. À l'heure où le doute croît quant à l'état de l'Europe et ce que les citoyens en attendent, il apparaît souhaitable de revenir ici sur la manière dont est née cette idée d'une union à l'échelle continentale. Cette entreprise doit permettre de s'assurer que l'approche adoptée en matière d'Europe est la bonne, quitte à devoir opérer quelques corrections çà et là, telles que celles évoquées par la notion de « déficit démocratique », à moins de conclure que son évolution ne l'entraîne irrémédiablement vers sa perte.

### La vision d'une communauté

L'idée européenne est née au 19<sup>ème</sup> siècle, à partir de visions d'avenir en des temps où les prophètes faisaient défaut. Le sentiment d'appartenance à une communauté européenne a été inventé par des dissidents intellectuels, des écrivains et des philosophes. La recherche historique parle de nos jours d'une *imagined community*, d'une communauté qui serait le fruit d'une construction intellectuelle dont les journaux et les relais d'opinion auxquels ils ouvraient leurs colonnes étaient à l'initiative. Ce sont concrètement des visions portées par des penseurs en marge de leur temps auxquelles nous associons aujourd'hui le terme d'Europe unie. Elles sont nées en réaction au modèle d'organisation de la société dominant à l'époque : l'État-nation, qui a pris le relais à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle du principe dynastique des monarchies. Tandis que les masses ont été conquises par le principe de l'État-nation qui a donné naissance à un nouvel ordre européen dans le sillage des guerres de la Révolution française ou napoléoniennes, en parallèle, le nationalisme a pris des proportions inquiétantes dans de nombreux pays. Il est possible de retracer précisément la façon dont les écrivains et les philosophes, en prenant leurs distances en signe de protestation vis-à-vis du modèle dominant d'organisation de la société, ont porté sur les fonts baptismaux l'idée européenne. Leurs visions

de l'avenir sont nées de leur rejet du nationalisme. Ce sont des visionnaires en des temps dépourvus de prophètes qui étaient à l'œuvre, parmi lesquels Victor Hugo. Lorsqu'il présente à l'Assemblée nationale en 1851 aux parlementaires ébahis sa vision des « États-unis d'Europe », c'est l'incompréhension qui domine parmi ses contemporains. Mais la situation évolue au point de conduire un théoricien de l'État-nation tel qu'Ernest Renan à concéder en 1882, dans son discours devenu célèbre : *Qu'est-ce qu'une nation ? : « Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. La confédération européenne, probablement, les remplacera<sup>1</sup>. »*

En Allemagne, Friedrich Nietzsche compte parmi les premiers penseurs iconoclastes à s'élever contre l'idéologie nationaliste du 19<sup>ème</sup> siècle. C'est avec la plus grande aversion que le philosophe évoque « *la folie des nationalités, [à cause de laquelle] les peuples sont devenus de plus en plus étrangers aux autres.* »<sup>2</sup>

Sa vision de l'avenir se veut en même temps une mise en garde. « L'argent à lui seul obligera l'Europe, tôt ou tard, à se fondre en une seule puissance ». Et Nietzsche de développer son intuition :

*Les petits États d'Europe, je veux dire tous nos États et tous nos "Empires" actuels, vont devenir intenables économiquement, étant donné les exigences souveraines des grandes relations internationales et du grand commerce qui réclament l'extension suprême, des échanges universels, un commerce mondial<sup>3</sup>.*

Selon Nietzsche, seuls les esprits étroits pouvaient se contenter « d'un patriotisme quelconque », cette « maladie du siècle ». Lui-même est

*loin d'être assez allemand pour être le porte-parole du nationalisme et de la haine des races, pour pouvoir [se] réjouir des maux de cœur nationaux et de l'empoisonnement du sang, qui font qu'en Europe un peuple se barricade contre l'autre comme si une quarantaine les séparait<sup>4</sup>.*

C'est également l'attitude qu'adopte l'écrivain français Romain Rolland pendant la Première Guerre mondiale. En des temps où le nationalisme guerrier est à son apogée historique en Europe, Rolland, installé en Suisse d'où il peut publier librement, est aux yeux de son ami autrichien Stefan Zweig la « conscience de l'Europe<sup>5</sup>. » Le prix Nobel de littérature de 1915 devient par

la suite une référence pour le « Mouvement Paneuropéen ». Il faut toutefois l'expérience de la Deuxième Guerre mondiale pour que l'idée européenne passe des penseurs en décalage avec leur temps, des écrivains et des philosophes, aux politiciens. On retiendra à ce titre surtout Winston Churchill, lançant en 1948 un appel en faveur de l'unité de l'Europe et l'érigant au rang d'objectif politique majeur. Bien que la contribution de Romain Rolland à la diffusion de l'idée européenne n'ait pas donné lieu à des recherches détaillées, le mérite qui revient à ce visionnaire en des temps dépourvus de prophètes est incontesté. Sa critique à l'égard de l'Europe est en revanche moins connue.

### **Du partisan de l'idée européenne à « l'Anti-Européen »**

Romain Rolland a mis en garde contre les dérives dont était susceptible l'idéal d'une Europe unifiée bien avant que cette idée ne devienne réalité. Il a eu l'intuition d'un risque de détournement de l'idée européenne, suite aux visées de superpuissance que pourrait poursuivre un État en particulier, ou d'un impérialisme économique unifié que le continent infligerait au reste du monde. C'est au début des années 30 que Romain Rolland formule concrètement ses appréhensions. Dans un essai publié en 1931 sous le titre *Europe, élargis-toi ou meurs*, il établit quatre critères qu'une Europe unie devrait respecter pour se prétendre davantage qu'une transposition intellectuelle minimaliste d'un grand idéal ancien. Dès le titre, le ton est donné sur ce qui le préoccupe.

Le premier critère est celui des frontières géographiques d'une union de l'Europe des peuples. Et Rolland d'expliquer à ce propos :

*Point d'Europe sans la participation reconnue de l'URSS – qui représente à mes yeux le plus vivant, le plus fécond de l'avenir Européen, et pas seulement pour le progrès social, mais pour le renouveau de toutes les forces de l'esprit humain<sup>6</sup>.*

Romain Rolland n'est pas seulement préoccupé par les contours de l'Europe, par ses frontières. La dimension sociale de l'Europe lui importe, ce qui constitue son deuxième critère. Et l'écrivain alors résolument proche de l'Union soviétique de remarquer :

*Ces deux conditions dûment acceptées, alors nous pourrions commencer à parler d'une Europe, de ses devoirs et*

1. Philippe Forest, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Texte intégral d'Ernest Renan, Paris, Pierre Bords et fils, 1991, p. 51.

2. Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe, Vol.2*, Editeur Giorgio Colli/Mazzino Montinari, München 1988 (dtv, Gruyter), p. 593.

3. Paul Michael Lützeler, *Die Schriftsteller und Europa. Von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Pieper, 1992, p. 193.

4. Lützeler, *Die Schriftsteller und Europa*, p. 196.

5. Michael Klepsch, *Romain Rolland im Ersten Weltkrieg. Ein Intellektueller auf verlorenem Posten*, Stuttgart, Kohlhammer, 2000.

6. Romain Rolland: « Europe, élargis-toi ou meurs ! », réponse à Gaston Riou, in : *Nouvelle Revue mondiale*, No. 2, février 1931, repris dans : *Romain Rolland, Quinze ans de combats 1919-1934*, Paris, Éditions Rieder, 1935, p. 125.

de sa "mission" vis-à-vis du reste du monde. Mais jusque-là, l'Europe n'est pas. Elle n'est qu'un masque. Bas le masque<sup>7</sup> !

Romain Rolland formule comme troisième critère à l'égard de l'Europe la contribution qu'elle apporte à la paix, à l'intérieur comme à l'extérieur du continent. Il estime nécessaire à ce titre de rompre avec le passé :

*Si l'Europe ne devait être que la Pan-Europa officielle ou (Pardonnez-moi !) votre France-Europe, qui s'abrite sous le pavillon de tels noms suspects de politiciens bellifascistes et affairistes dont le passé répond de l'avenir, je me déclare Anti-européen<sup>8</sup>.*

L'Europe unie ne saurait donc servir de paravent aux ambitions hégémoniques d'un État membre. C'est à une communauté entre égaux, disposant des mêmes droits, à laquelle Romain Rolland aspire. L'Europe unie représente pour Rolland un idéal trop élevé pour être ramené au moyen pour une nation d'imposer sa domination sur toutes les autres. Une « France-Europe » ou une « Allemagne-Europe », comme les qualifie Romain Rolland, ne peut être selon lui qu'une pseudo-construction, d'où sa mise en garde résolue contre les ambitions hégémoniques de part ou d'autre. Quant à une communauté purement économique qui se revêtirait seulement du voile d'une Europe unifiée, Romain Rolland y voit tout autant une « Pseudo-Europe ». Ce que nous qualifierions de nos jours d'Europe des multinationales et des représentants des *lobbies* économiques. Et Romain Rolland de faire le lien entre ces deux visions apocalyptiques :

*Cette pseudo-Europe ne peut être et ne sera qu'une Sainte-Alliance de la grosse démocratie d'affaires internationale qui se sert de votre idéalisme comme d'un appât<sup>9</sup>.*

Le quatrième critère posé par Romain Rolland réside dans l'exigence d'une Europe qui ne s'oppose pas au développement du reste du monde, mais au contraire l'encourage et y prend activement part. Ce faisant, il met en garde contre les erreurs qu'a connues le passé, telles que l'impérialisme européen visant à la colonisation du monde :

*Europe, si tu engages ce monstrueux combat, je marcherai contre toi, contre ton despotisme et ta rapacité, pour mes frères de l'Inde, de la Chine, de l'Indochine, et de toutes les nations exploitées, opprimées. Je le ferai non seulement au nom de la justice et des droits sacrés, que tu invoques menteusement dans tes déclarations idéolo-*

*giques. Mais au nom de la Civilisation même, de la plus grande Civilisation, des progrès de l'Esprit humain illimité<sup>10</sup>.*

Au 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle, ce sont avant tout des écrivains, des philosophes ou des érudits, et non des politiciens, à qui l'on doit des visions d'avenir qui vont s'avérer porteuses par la suite. Comme nous l'avons vu, l'idée européenne fait son entrée dans le monde bien avant que Winston Churchill ne la reprenne à son compte en 1948. L'Europe de Romain Rolland est toute autre que l'actuelle, celle de l'Union européenne. Pour lui, la Russie, au moins jusqu'à l'Oural, en est une composante essentielle. Il se refuse avec véhémence à toute confrontation avec l'empire voisin de l'est. Une Europe sociale – qui porte haut les droits fondamentaux attachés à l'État-providence – représente aux yeux de celui qui parmi les intellectuels, compte parmi les pères fondateurs de l'Europe, la condition indispensable d'une communauté européenne qui emporte l'adhésion des peuples. Il s'oppose au recul de ces droits, tel que nous le connaissons actuellement en Europe du sud, au motif qu'il discrédite l'idée de l'Europe. De même, il condamne sans équivoque les manquements aux droits fondamentaux attachés à l'État providence, tels qu'ils sont implicitement à l'œuvre dans les traités de l'Union européenne à l'heure actuelle afin de privilégier la concurrence économique. Rolland se veut le promoteur d'une Europe libérée des intérêts hégémoniques ou uniquement tournés vers le profit. L'Europe représente à ses yeux un idéal trop élevé qui ne saurait emporter de la sorte l'adhésion des peuples dans la durée. En examinant la façon dont s'est déroulé le processus d'unification en Europe et dont nous voyons aujourd'hui les résultats, à l'aune des préoccupations de Romain Rolland – prenant appui sur les analyses de Nietzsche – force est de constater combien elles se sont révélées justes. Il ne fait guère de doute que l'Union européenne a toujours été une communauté économique davantage qu'une union sociale. Ce sont avant tout les forces du capital qui donnent le ton, tandis que l'Union menace de plus en plus de ne devenir que le projet hégémonique d'une nation. Ce que les élites allemandes n'ont pu obtenir au travers de deux guerres mondiales sanglantes, le régime inflexible lié à la monnaie unique est en passe d'y parvenir au 21<sup>ème</sup> siècle : une domination informelle de l'Allemagne sur les États de l'Euro-groupe et sur pratiquement l'ensemble du continent<sup>11</sup>.

C'est pourquoi il faut accorder la plus grande atten-

7. *Ibid.*, p. 125.

8. *Ibid.*, p. 125.

9. *Ibid.*, p. 125.

10. *Ibid.*, p. 123.

11. H. Münkler, *Macht in der Mitte. Die neuen Aufgaben Deutschlands in Europa*, Hamburg, Körber Stiftung, 2015.

tion aux signes des temps exposés à grands traits en introduction. Nous vivons une époque où les directions dans lesquelles les scénarios de crise sont susceptibles de se déployer sont d'une rare variété. « Mais là où il y a danger, croît aussi ce qui sauve », disait Hölderlin. Il faudrait toutefois ouvrir ainsi la voie à une autre Europe. Si l'on persiste dans l'avenir à décevoir les attentes telles que Rolland les exprime à l'égard de l'Europe, il y a fort à parier que ceux qui se détourneront de la variante bruxelloise d'une « Pseudo-Europe » seront de plus en plus nombreux. Cela pourrait prochainement se produire en France, ce qui signerait à coup sûr la fin de l'actuelle Union européenne. Romain Rolland le regretterait-il ?

Rien n'est moins sûr. C'est alors de visions de long terme en des temps dépourvus de prophètes dont nous aurions à nouveau besoin, afin de trouver à l'avenir la voie de la raison et du bien commun. Car une chose est sûre : un repli nationaliste tel qu'au temps de la Première Guerre mondiale serait fatal.

traduction mai 2017

*Michael Carlo Klepsch est historien et journaliste. Il est l'auteur d'une thèse sur Romain Rolland : Intellektueller auf Posten Universität Heinrich-Heine. Düsseldorf, sous la direction du Pr. Wolfgang J. Mommsen, 1999.*